

Saddek Aouadi
Rédacteur en chef, Université d'Annaba



Ce troisième numéro de la revue *Synergies Algérie* s'inscrit dans le cadre de l'anthropologie de la littérature et a été réservé au rapport entre littérature et mythes, une thématique ancienne, à première vue dépassée, mais cependant toujours actuelle, pour ne pas dire dans l'air du temps, car tournant autour de la question du Sens, de l'Identité et du Devenir, préoccupations majeures de l'Homo Sapiens de notre temps.

Nous trouverons en préambule une réflexion d'Ali Kherbache, intitulée *Mythe à écrire et machine à souvenir*, chez qui la fabrication du mythe, au sens de la thekhné grecque, est en fait l'intégration d'un investissement discursif dans la construction de représentations pérennes de vitalité, d'(im)moralité(s) et d'(im)mortalité. Pour ce chercheur/penseur, la littérature de la post-modernité semble tourner en rond comme le ruban d'une machine à écrire (à raconter), autour de la figure mythique du centre astral-natal perdu.

Le premier volet, intitulé « **De l'amour** », regroupe quatre contributions.

La première est de Naima Bayhou, où l'auteure aborde la question des frontières et leur dépassement, que ce soit celles imposées aux femmes au nom de la fatalité, ou à la littérature par le confinement intraculturel, pour nous montrer comment Maïssa Bey dans son roman *Surtout ne te retourne pas* participe, en recourant à une écriture où cohabitent mythe et réalité, à la dénonciation d'une Histoire sociale en sursis et, en empruntant des éléments à l'imaginaire mondial, à l'abolition des frontières en littérature.

La deuxième, de la plume de Sadia Bekri, traite du rapport entre littérature et histoire, à l'exemple d'Amin Maalouf, qui, romancier habile, à la croisée des cultures, « plie l'échine de la réalité pour la soumettre à la littérature » et, à travers des personnages emblématiques puisés dans le sillon de l'Histoire, nous offre des récits auxquels un mélange subtil du mythe et de la réalité confère un caractère onirique.

Suit la contribution de Souhila Ourtirane Ramdane, de l'Université de Béjaïa, qui s'est penchée sur *Le Rocher de Tanios* d'Amin Maalouf, qui a choisi la voie de l'imaginaire pour exprimer sa conception de l'Orient. En se réappropriant des mythes universels, relevant d'un capital commun et d'une mémoire collective, il réussit à créer des mythes en dehors et au-delà du social et de l'historique, et qui trouvent leur essence seulement dans son propre imaginaire.

Dans la dernière, Sari-Alki Hikmet a procédé à une lecture intertextuelle du Mythe d'Orphée dans *L'Aube Ismaël* de Mohammed Dib, romancier-poète à la recherche du point originel d'où est venue sa parole. A travers une analyse de trois figures, « l'oxymore qui résout les antithèses dans une unité transcendente » ; « l'écho qui répète à l'infini la première parole » ; et le cri, brutalité sonore où disparaît le langage mais qui signale une présence, l'auteur a essayé de montrer comment la structure profonde a motivé ces figures, qui, de la transcendance au refus du langage articulé, renvoient à un parcours mystique.

Le second volet, intitulé « De l'amour à la violence », s'ouvre sur un texte de Miloud Benhaimouda sur la mythologie du roman policier algérien. Pour cet auteur, l'existence récente du récit policier algérien (écrit ou filmé), qui remonte à peine aux dernières décennies de la colonisation et qui constitue un essai d'acclimatation d'un genre propre aux sociétés industrialisées, explique le manque de figures mythiques, contrairement au roman policier occidental qui « représente le genre littéraire populaire contemporain le plus fécond sous le rapport de la création de personnages et de lieux mythiques ».

Mais même si aucun des héros de romans policiers algériens n'atteint à la dimension du mythe, l'auteur souligne « qu'il convient de réserver un traitement particulier à la ville d'Alger qui, depuis les voyages romantiques du 19^e siècle, revêt une aura qui peut être considérée comme mythique, si l'on entend par là une représentation de l'imaginaire universel ».

Suit celui de Rachid Raissi, où l'auteur s'est penché sur le personnage de Shérazade dans *Le Fou de Shérazade* de L. Sebbar et le rapport que ce roman entretient avec *Les Mille et Une Nuits*, *Les corbeaux d'Alep* de Marie Seurat, *Nedjma* de Kateb Yacine et *La maison sans racines* d'A. Chédid, et, par l'utilisation de la figure du « fou », avec *Madjnûn Leïla* et *Le Fou d'Elsa*, rapport qui va du travail citationnel à l'imprégnation diffuse, de l'intertextualité forte et parodique à l'incorporation et au dialogisme. Pour Raissi, le personnage de L. Sebbar, peu consistant au départ, se nourrit au contact des autres personnages que l'écriture interpelle et vide, et des mythes du Nadhor et de Césarée, mythes qui lui permettent de « grandir » et d'acquiescer de l'épaisseur.

Dans « La parole occultée ou le voile du silence dans *ORAN, Langue morte* d'Assia Djebar », Latifa Sari Mohamed traite de l'écriture féminine, une « écriture-transgression » de l'interdit, par rapport à l'interdit de toute écriture, par rapport à l'homme, la société ou peut-être par rapport « à une sorte de vocation de la voix, de la tradition orale qui a été assumée par les femmes ». L'auteure considère que malgré tant d'obstacles, les femmes ont pu opérer un choix parmi les genres sensibles et ont su adapter et transformer le moule au gré de leur besoin d'écrire et de leur être.

S'intéressant aux « Aspects mythiques et procédés stylistiques dans *Le cadavre encerclé* de Kateb Yacine », Naïma Maalem a cherché à saisir leur agencement en un mécanisme stylistique complexe où se relaient plusieurs figures tropiques et polyvalentes. Elle montre que par ce biais, le discours introduit à des images et à des représentations symboliques, à caractère collectif, qui placent l'ancêtre et la femme au centre de la quête de l'identité et de la liberté.

Plus proche de l'actualité, l'article de Mohamed El Amine Roubaï-Chorfi, « Le personnage du terroriste dans le roman algérien : un mythe moderne ? », nous ouvre les portes sur la littérature algérienne des années 90, période marquée par une extrême violence qui se traduit dans les textes par des repères précis et des modalités spécifiques d'énonciation.

Roubai-Chorfi considère que cette écriture n'est pas celle de la nomination mais plutôt celle de la mise en scène ; une écriture descriptive, ayant pour but de parler de la conjoncture car issue d'un contexte dramatique où l'urgence de parler, de raconter, de montrer, de faire connaître une existence douloureuse s'est concrétisée par une interpellation urgente de l'inconscient collectif. Mais, il souligne en temps que sa représentation particulière du personnage terroriste, marquée par une forte présence des formes de comparaison avec des représentations mythologiques, souligne la difficulté d'en rendre compte.

Le troisième et dernier volet du thème, « Protée et Cassandre : permanence et mutation du mythe dans l'écriture romanesque », commence par une réflexion de Foudhil Dahou sur le « Mythe infléchi », considéré comme la conscience épistémologique du littéraire ; l'auteur se pose la question de savoir si le mythe est une forme déguisée de clairvoyance littéraire, ou bien la voix profonde de la croyance devenue superstition ; et il se demande également si le mythe et la littérature sont des dimensions parallèles à la commune destinée ouverte sur l'écriture ou bien si, à l'ère de la postmodernité incrédule, l'avenir du mythe n'est pas dans la littérature car « entre la Loi et le Chaos, (si) le mythe a ébloui les hommes ; la littérature a rendu cet éblouissement.

Suit la contribution de Zoubida Belaghoueg sur *le Chien d'Ulysse* de Salima Bachi, où elle montre comment le jeune écrivain algérien a su imiter et adapter, voir même algérianiser le mythe homérique d'Ulysse, et parodié ceux de *Nedjma*. Et comment il a pu, dans un mélange savant, croisant l'antiquité avec la modernité, dire sa patrie, à travers une écriture empruntant à Homère certains aspects de son périple, et à Kateb ses techniques d'écriture avec comme toile de fond l'historiographie.

Elle souligne que « la présence active des mythes de l'*Odyssee* et de *Nedjma* dans *Le chien d'Ulysse*, montre d'abord que les littératures comme toutes les autres expressions artistiques n'ont pas de frontières géographiques, qu'elles se prolongent au-delà de leur ère originelle, et que la permanence des mythes nourrit les liens entre le passé et le présent : (...) recourir aux mythes, c'est remonter aux temps les plus lointains pour expliquer le présent et le réel si pesants ».

Partant de la présentation dans la quatrième de couverture du roman de Boualem Sansal *Dis-moi le paradis*, Yamilé Ghebalou Haraoui, a voulu montrer comment la théâtralisation des langues en présence dans le texte du roman, permet d'effectuer une redynamisation de l'Histoire en en faisant une catégorie vivante, « pratiquée » par les protagonistes dans leur prise de parole et leur actualisation des langues en présence.

Loubna Achheb, dans l'article suivant, intitulé « Destruction d'un mythe et naissance de mythologies hybrides et invisibles dans *L'Interdite* de Malika Mokaddem », a tenté de relever la naissance de nouvelles mythologies en étroite relation avec l'évolution sociale et l'esprit de l'auteur. Elle affirme avoir trouvé, dans l'image de la femme, une réelle inspiration et une évolution affirmée à travers le temps : le mythe de femme asservie s'étiole au fur et à mesure et permet au métissage entre les deux cultures : algérienne et française, de créer deux nouvelles formes de mythes, le mythe hybride et le mythe invisible.

C'est à la carnalisation des mythes et à l'écriture satirique dans les romans d'Azouz Begag que Lila Medjahed consacre son essai. Elle montre que ces romans avancent des choix énonciatifs volontairement problématiques, et que leur scénographie est un dispositif qui remet en cause les mythes littéraires, nationaux et culturels fondateurs de l'univers socio-symbolique franco-maghrébin. Elle souligne également que la carnalisation de ces structures signifiantes du fonds symbolique collectif détermine les choix génériques et la paratopie de l'auteur Begag. Ce dernier procède au procès de la société d'adoption à travers les techniques de la carnalisation. Ceci se traduit par « une certaine transposition en images artistiques » (Bakhtine, 1975 : 180) des mythes et des représentations sociales en vigueur dans cette société.

« Dante de l'expérience créatrice à l'expérience mythique. Réceptions de *La Divine Comédie* chez Nerval et Dib », tel est l'intitulé de l'article de Lineda Bambrik. Partant de l'idée que le mythe est le récit symbolique et exemplaire d'un commencement, qui raconte en image fondamentale une origine, et que l'art n'est qu'une prolongation de la vérité mythique, et se référant à Jean Biès, selon qui écrire serait chercher en mourant à « renaître immortel, à s'assurer une permanence de l'être, à transcender la condition humaine vouée à la destruction », l'auteure étudie chez ce génie florentin, « dont l'itinéraire initiatique incarnerait, la condition mythique elle-même », à la fois, les références aux divinités de la fable, l'usage qu'il fait des mythes hérités et le comportement mythique de son écriture qui renferme le mystère et toutes les puissances du langage, emprunté ou inventé (mais en se penchant également sur la réception de *La Divine Comédie* chez Nerval et Dib).

L'article suivant, de Fériel Oumsalem, traite de Montesquieu et du mythe de l'Orient dans la littérature du XVIII^e siècle. Elle montre comment, à l'aube d'un siècle où la philosophie des Lumières prône la tolérance et l'ouverture sur les différences des autres cultures, cet auteur a parlé de L'Orient dans un « roman » dont les protagonistes principaux sont des Persans : « à travers leur correspondance, c'est tout un univers oriental qui jaillit au même temps sous la plume d'un auteur qui orchestre magistralement la mise en texte de cette contrée mystérieuse pour ses contemporains ».

Avec Mériem Boughachiche, c'est de nouveau Salim Bachi qui est à l'honneur. Pour l'auteure, l'originalité esthétique de son roman provient de la rencontre des héritages culturels maghrébin et occidental placés dans un contexte de modernité. L'introduction du mythe d'Ulysse vise à le rendre vivant et à l'exhumer de l'oubli en restituant le vieux fonds mythique avec ses personnages ainsi que la symbolique qui s'y rattache. Elle souligne cependant que la transformation

de l'intertexte homérique vise à capter le lecteur et à le transférer dans un univers dépassant celui d'Homère car ce qui importe dans cette opération (parodie), c'est bien le hors-texte.

Le texte de Salim Bachi prend naissance dans la dimension interculturelle pour mieux instaurer sa propre conception ; plus il est intertextuel, plus il s'ouvre à une pensée de l'altérité et c'est dans ce sens que l'intertextualité est aussi interulturalité.

Le troisième volet se termine par un texte de Saddek Aouadi, intitulé « Eponymie et Toponymie dans *Nedjma* de Kateb Yacine, *Keblout* et *le Nadhor* entre Mythe et Réalité ». Il y montre comment, à travers une fonctionnalisation du mythe des origines, Kateb Yacine parvient aux fins littéraires d'une quête/ construction identitaire basée sur deux éléments, le nom et le lieu: Keblout, l'ancêtre éponyme est transformé en un personnage fondateur mythique, tandis que le Nadhor, sanctuaire de la tribu, devient un microcosme, symbole et ersatz du paradis perdu et le but d'un voyage initiatique et spirituel.

Le quatrième volet comprend quatre articles en hors-thème. Le premier est une réflexion proposée par Nedjma Benachour sur les voyageurs et leurs récits, qui ont été à travers l'histoire des sociétés les précieux transmetteurs du savoir et de la culture. Ces voyageurs de statut socio-professionnel divers ont, de tout temps, éprouvé le besoin de consigner leurs impressions dans des récits qui établissent une relation entre voyage et littérature. Voyager réellement ou en imagination est un autre lien du même type. Somme toute, dans les deux cas, il s'agit d'évasion.

Le deuxième, de Brahim Ourdi, a été réservé au théâtre d'Henri Kréa. L'auteur souligne que si la plupart des critiques s'accordent pour dire qu'en dehors de l'œuvre dramatique de Kateb Yacine, le théâtre en Algérie n'est pas très porté sur la tragédie, il n'en demeure pas moins que si l'on se penche sur les textes publiés durant la colonisation, on constate que le texte tragique, au sens grec du mot, existe bel et bien, à l'image du *Séisme* d'Henri Kréa, un texte qui utilise l'image du personnage historique de Jugurtha pour en faire un mythe qui traverse l'histoire de l'Algérie. La tragédie en question jette un pont entre le passé et le présent afin de présenter cette figure mythique comme étant la solution aux problèmes de l'heure.

Le troisième, de Nabila Bekhedidja, est une étude des « traces intertextuelles » dans *La Bataille de Pharsale* de Claude Simon. Soulignant que la littérature s'écrit certes dans une relation avec le monde, mais tout autant dans une relation avec elle-même, avec son histoire, celle de ses productions, celle du long chemin des origines, elle a cherché à montrer comment *La Bataille de Pharsale* de Claude Simon ne renvoie pas seulement aux réalités extralinguistiques du monde mais aussi aux autres textes, écrits ou oraux, qui l'ont précédée ou qu'il accompagne et qu'il reprend, imite et modifie.

Dans le quatrième enfin, Fari Bouanani envisage la situation de l'enseignement/ apprentissage du français en Algérie pour essayer de cibler les véritables raisons d'une baisse de niveau qui prend de plus en plus d'ampleur et proposer des palliatifs. L'auteur considère qu'une simple analyse des erreurs et la proposition d'outils de remédiation sont plus qu'insuffisants si l'on ne tient pas compte : d'un côté, de la situation de bilinguisme qui prévaut en Algérie, et de l'autre, des critères d'appropriation de toute langue étrangère liés à l'étude des représentations des langues.

Le numéro se termine par trois comptes-rendus de lecture d'ouvrages: *Questions de style* coordonné par Alain Rabatel et André Petitjean, *Les Voix du peuple et leurs fictions*, sous la direction d'André Petitjean et Jean-Marie Privat et enfin *Usages et analyses de la reformulation*, sous la direction de Mohamed Kara.